

Suzanne Giroult

Une courtisane littéraire sous la Révolution

Suzanne Giroult, l'épouse d'un notable soissonnais, Nicolas Quinquet, entré très tôt en Révolution, a défrayé la chronique de l'époque par l'éclat de ses provocations, l'étendue de ses conquêtes amoureuses, la qualité de ses amants, et par ses publications licencieuses. Elle a narré dans plusieurs ouvrages alimentaires les péripéties de sa vie amoureuse qui n'aurait qu'un intérêt anecdotique si elles ne nous faisaient pénétrer dans les coulisses de la Révolution, dans les alcôves de la Législative et de la Convention, si elles ne jetaient une lumière crue sur certains grands personnages de l'époque que l'histoire officielle a souvent représentés drapés dans la toge de la vertu.

Histoire de moeurs, histoire sociale se mêlent, qu'il nous a fallu débusquer dans les romans grivois de celle qui signait « de la Morency »¹ et qui connurent un certain succès. Notre étude se propose d'éclairer du dedans certains personnage éminents de la Révolution pris dans les rets de la passion amoureuse, souvent occultée par leurs activités et leurs fonctions politiques. L'histoire des moeurs, les tempêtes révolutionnaires, le terreau régional enfin qui nourrira Suzanne Giroult serviront de digues à ses débordements littéraires, que nous avons maniés avec précaution car ils sont autobiographiques et pas toujours recoupés par l'histoire de la période.

L'essentiel de notre étude repose sur les confidences épiciées de Suzanne Giroult, souvent vagues du point de vue de la datation historique et complaisantes à son égard. Son désir de plaire et de séduire constitue la ligne directrice de sa vie.

Nous avons donc essayé de recouper ses affirmations par les rares sources disponibles. Au plan régional, René Hennequin² à fort bien décrit le milieu fermé des grands fermier du Valois et du Soissonnais où Suzanne a pris son essor. René Luguet³ a montré que ce milieu entretenait des relations souvent mondaines avec les châtelains du Valois où l'atmosphère de galanterie et de fête donnait le ton à la bonne société. Suzanne y fit ses premières armes et sa vie en fut durablement influencée. Maximilien Buffenoir⁴, professeur de lettres

1. Suzanne de la Morency, *Illyrine ou l'éveil de l'inexpérience*, Paris 1800, et *Rosalina*, Paris, 1802.

2. René Hennequin, *La formation du département de l'Aisne*, Soissons, 1911.

3. Henri Luguet, *Villages et fermes du Valois*, Soissons, 1933.

4. Arch. Société Hist. Soissons, *Une femme galante pendant la période révolutionnaire*, manuscrit de M. Buffenoir, s.d.



Fig. 1 : La maison de Hautefontaine où Suzanne Giroult a grandi.
(Cliché D. Roland)

à Soissons, nous a laissé une étude manuscrite fort documentée sur ce sujet. Son jugement y est assez sévère. Bernard Ancien⁵ a consacré une étude manuscrite à la loi sur le divorce inspirée par Suzanne Giroult et sur ses retombées fort minces pour la région. Bernard Vinot⁶ s'est intéressé aux relations de Saint-Just avec les femmes et son témoignage a pu éclairer le comportement de certains révolutionnaires dans le domaine de l'amour. Nous avons également utilisé le témoignage de deux écrivains contemporains qui ont connu Suzanne Giroult : Charles Nodier⁷, auteur de contes d'une charmante fantaisie, a reçu Suzanne sur le déclin avec d'autres écrivains dans ses soirées de l'Arsenal. Il lui a consacré

5. Arch. Société hist. Soissons, *Compatriotes engagés dans la loi sur le divorce*, manuscrit de B. Ancien, s.d.

6. Bernard Vinot, *Saint-Just*, Paris, 1986.

7. Charles Nodier, *Souvenirs, portraits pour servir à l'histoire de la Révolution*, Paris, 1831.

quelques pages sympathiques. À l'opposé, Charles Moncelet⁸, chroniqueur et biographe, trace de Suzanne Giroult un portrait peu flatteur, se gaussant de son style et de son orthographe. Enfin, sous peine de tomber dans l'anecdote, nous avons consulté les ouvrages classique de la période : Michelet, Taine et Mathiez.

Le père de Suzanne, Charles Giroult, né à Bussy-Saint-Georges près de Lagny, fut commerçant à Paris, rue Saint-Denis, où Suzanne naquit en 1767. L'un de ses cousins, Théodore Giroult, a été membre de l'Académie de Peinture et de Sculpture et prix de Rome. Suzanne l'a connu et sa petite enfance a certainement reçu l'empreinte du monde urbain, de son vernis, de son brassage humain. C'est ensuite l'installation à Hautefontaine, dans le canton d'Attichy. Le père est fermier des Chartreux de Bourfontaine⁹.

La mère, née Suzanne Ringuier, très belle, faisait partie de la bourgeoisie enrichie par les offices, et « se trouvait confinée dans une contrée sauvage »¹⁰. Peu à peu le père s'impose comme personnage local et devient l'un de ces fermier du Valois et du Soissonnais, maître du jeu économique et social¹¹ : l'homme est en avance sur son temps, il utilise de la chaux pour ses cultures, suivant les conseils de Lavoisier. À douze ans, Suzanne est confiée à sa grand-mère qui résidait à Hautefontaine, et placée au couvent des Ursulines où elle reçoit une éducation plus qu'une instruction (Fig. 1).

Hautefontaine est le domaine de l'archevêque de Narbonne, Arthur Dillon. Dans son château luxueux, fêtes et réceptions se succèdent. On y chasse, on y joue les fêtes galantes. N'oublions pas l'atmosphère des mondanités et de plaisir de la « Société » de l'époque. Cette sensualité, cette quête de l'amour grivois et galant s'exprime au plus haut point chez Choderlos de Laclos, l'auteur sulfureux des *Liaisons Dangereuses* qui est un « pays ». Il réside souvent dans la région et occupe la fonction de secrétaire du duc d'Orléans dont l'influence économique et politique est capitale dans le Valois et le Soissonnais. La conduite privée de ce dernier est proche de la débauche. Suzanne adolescente est invitée dans ce monde brillant et peu à peu ressent les premiers troubles du mariage et de la galanterie.

Était-elle jolie? Voici son portrait dressé par l'un de ses biographes : « Un minois coquet, une chevelure d'un blond cendré, de grands yeux éclatants et la bouche chinoise¹² ». Sa jeunesse et sa fausse candeur plaisent. Elle va sur

8. Charles Moncelet, *Oubliés et dédaignés*, Paris, 1828.

9. René Hennequin, *op. cit.*

10. Henri Luguet, *op. cit.*

11. Bernard Ancien, « Les fermiers de Mortefontaine », *Mémoires du Soissonnais, Bulletin de la Société Archéologique Historique et Scientifique de Soissons*, 5^e série T.1, 1994-1998.

12. Charles Moncelet, *op. cit.*

ses dix-huit ans quand elle rencontre le procureur soissois Charles Quinquet, issu d'une famille de notables anoblis par les offices. Passablement désargenté et traînant derrière lui un passé de noceur, il éblouit cependant Suzanne par sa beauté : « Grand, mince, il avait l'air superbe. Il était négligemment couché dans l'herbe fleurie. Il tenait à la main une flûte de laquelle il tirait des sons mélodieux » écrit-elle dans *Illyrine*.

Ce tableau digne d'un pinceau de Watteau, et malgré l'afféterie de la description, influence tellement Suzanne qu'elle fond, qu'elle se trouble, qu'elle est prête à l'amour. Nonobstant les réticences du père Giroult, le mariage est décidé mais « à bas bruit », écrit-elle. La dot qu'elle apporte n'est pas négligeable, plus de 10 000 francs. Le couple s'installe à Soissons, rue Plocq.

La vie est ponctuée de réceptions, de bals, de jeux de cartes. Petite noblesse – les grands seigneurs comme le duc d'Orléans résident à Paris – et grande bourgeoisie s'y côtoient dans l'atmosphère d'exquise urbanité de ce XVIII^e siècle finissant. Comme les Quinquet, la plupart d'entre eux possèdent un vendangeoir où ils passent la belle saison.

On n'est pas trop regardant sur la fidélité conjugale. Quinquet donne le ton et trompe Suzanne sans vergogne. Est-ce à partir de cette désillusion de jeune femme qu'elle emprunte les chemins de la coquetterie, du marivaudage et plus tard de l'infidélité ? Elle devait, sa fraîcheur et sa beauté aidant, retrouver tout naturellement l'atmosphère galante qui avait marqué sa jeunesse et s'y complaire. Rue Plocq, elle résiste mal aux avances d'un jeune abbé, ami de son mari, et repousse à peine les assauts d'un fringant officier, également commensal de la maison. C'est dire la légèreté, l'amour des plaisirs de la Société où évoluaient les Quinquet.

Un jour de 1788, voici que débarque à Soissons l'intendant des finances du duc d'Orléans, Monsieur de Limon, personnage considérable qui faisait partie, avec Choderlos de Laclos, du cercle familier rapproché du duc et qui jouera un rôle important dans la préparation des États généraux dans la province. « C'est à qui se distinguerait pour le fêter, écrit Suzanne. Tout ce qu'il y avait d'opulent dans la ville était du dîner qui fut suivi d'un bal champêtre »¹³. Dans la nuit, l'intendant veut forcer sa porte. Elle est sur le point de se rendre quand survient le mari. L'affaire aurait pu mal tourner mais Monsieur de Limon offre cyniquement au mari rien moins qu'une place d'inspecteur des finances aux appontements de 10 000 livres de revenu annuel. Les affaires de Quinquet sont au plus mal. Pour mener un train de vie luxueux, il doit emprunter et il ne rembourse pas. Alors Suzanne se sacrifie sur l'autel de la nécessité et rejoint Monsieur de Limon à Paris... où il ne se trouve pas. Ainsi un pas vient d'être franchi. Suzanne entre dans ce monde trouble où plaisirs et argent sont mêlés.

13. Suzanne de la Morency, *Illyrine...*, op. cit., T.1, p. 203.



Fig. 2 : Nicolas Quinet
(Arch. dép. Aisne, 5 Fi Quinet 1 – Cliché J.-L. Girard)

On appose les scellés sur le logis de la rue Plocq. Quinquet est sauvé par son beau-père, qui avance 1 000 écus, et par la Révolution. Le mari de Suzanne en épouse résolument la cause. Ses talents d'orateur et ses convictions le placent au tout premier plan de la bourgeoisie à talents soissonnaise et de la petite noblesse de robe qui prennent le pouvoir administratif et politique en 1789-1790. Avec Saint-Just, il se fait l'avocat fougueux mais malheureux de Soissons pour la fixation du chef-lieu du département en mai 1791. Dans la même année, il devient procureur du district et joue un rôle considérable dans la vente des biens nationaux.

La bourgeoisie locale possédant des capitaux, les grands fermiers et laboureurs se ruent sur les biens d'églises. En un temps relativement bref, dès janvier 1791, un spectaculaire transfert de richesses s'effectue. Le père Giroult justement acquiert le château de Vivières vendu comme bien d'émigré et deux grosses fermes appartenant aux Célestins de Soissons.

Quinquet, désargenté, est moins heureux et essaye vainement d'acquérir de modestes biens. Mais en dirigeant la vente de l'abbaye de Valsery et celle de Saint-Yved de Braine, il s'attire le ressentiment durable de l'église réfractaire¹⁴. Le pas était sauté : une grande partie de la bourgeoisie, gorgée de biens nationaux, avait amarré son sort à la Révolution modérée. Elle entendait jouir de ses acquisitions, à la fois ennemie des désordres populaires et des grands décimateurs.

Mais dans les premières années, si le pouvoir politique change de mains, ce n'est guère un séisme. Quinquet, chef de district, et Blin de la Chaussée, qui dirige le Directoire du département, étaient déjà dans les allées du pouvoir. La Société reste marquée par les bonnes manières, le goût du plaisir, le sens des hiérarchies. Suzanne brille à nouveau. « Tous les soirs, écrit-elle, il y avait un dîner de cérémonie auquel nous étions conviés. La vie mondaine continue comme par le passé. Les officiers, les nobles fréquentaient toujours notre salon¹⁵ ».

En mars 1790, Suzanne devient mère et donne naissance à une fille, Clémisse. Le 14 juillet 1790, elle bâille d'ennui à la fête de la Fédération. Elle n'a pas la tête politique. Mais quelques jours plus tard, elle fait la connaissance de Quinette, un brillant avocat de 26 ans, au cours d'un dîner (Fig. 2). C'est un personnage, il siège au Directoire du département. Il est brillant, de belle prestance, et Suzanne à peine mère s'efface devant la femme : « Quoiqu'il eut toutes les forces d'Hercule, il avait la grâce d'Adonis¹⁶ », écrit-elle enflammée. Elle se donne à lui avec fougue et le suit à Anizy où se succèdent les jeux et les pièces de théâtre. Elle y fait la connaissance de la belle Sophie de Grouchy, la future Madame de Condorcet, qui abrite pour un temps ses amours adultères¹⁷.

Quinette et Quinquet, s'ils partagent avec cynisme la même femme, n'en partagent pas moins des convictions politiques radicales. Aux élections de la Législative, Quinette l'emporte sur son rival à la députation, le malheureux Quinquet. Le nouveau député écrit à Suzanne des lettres brûlantes de passion et la presse de venir le rejoindre à Paris. Elle saute le pas, abandonnant enfant et mari pour rejoindre son amant. La passion semble dévastatrice.

Même en pleine Révolution, l'inconduite d'une femme suscitait la réprobation. L'angoisse du blâme et de la mise à l'écart retenaient même des révolutionnaires engagés comme Saint-Just qui nia avoir enlevé Thérèse Thorin avec qui il aurait entretenu une liaison adultère à Blérancourt et à Paris¹⁸. Le climat social restait moral en province, même s'il était enrobé d'une grande hypocrisie.

14. Arch. Société Hist. Soissons, manuscrit de B. Ancien.

15. Suzanne de la Morency, *Illyrine...*, *op. cit.*, T.1, p. 248.

16. Suzanne de la Morency, *Illyrine...*, *op. cit.*, T.1, p. 257.

17. Arch. Société Hist. Soissons, manuscrit de M. Buffenoir.

18. Bernard Vinot, *op. cit.*

L'enlèvement d'une femme mariée passait pour scandaleux. Le défi à la Société au nom de l'amour révélait une personnalité forte, non-conformiste, tout entière vouée à sa passion. Bien sûr elle abandonnait Clarisse, encore que les sentiments des parents envers leurs enfants au XVIII^e siècle conservaient un détachement, une distance que nous comprendrions mal aujourd'hui.

Le couple illégitime s'installe dans une chambre donnant sur une cour, rue Saint-Honoré, près du Palais-Royal. Elle a vingt ans, elle est jolie à croquer, mutine et désireuse de plaire. « J'aime aimer et être aimée », murmure-t-elle. En fait, elle s'étiole, car Quinette qui a grandi avec la Révolution est élu à la Convention où il passe ses jours et bien des nuits, vote la mort du roi et entre au Comité de Salut Public. Il est envoyé en mission aux armées et réussit à faire fuir La Fayette qui menaçait de marcher sur la capitale.

Mais Suzanne s'étiole, elle a besoin d'amour, de plaire, de s'étourdir. Elle lit les lettres de Mirabeau à Sophie, pleure, soupire. Un soir cependant Quinette invite Héault de Séchelles à dîner. Ce dernier est un personnage considérable. Noble, nanti de 200 000 livres de rente, ancien avocat général au Parlement et un moment protégé de la Reine, il embrasse la Révolution et va aux extrêmes. Jacobin de la première heure, il préside l'Assemblée législative et la Convention. Au physique, c'est un colosse et sa voix forte domine le brouhaha permanent qui régne dans les Assemblées. Il sait parler, il sait plaire. Au cours du dîner, il est aux petits soins avec Suzanne. À un moment, Quinette se baisse pour ranimer le feu, Héault de Séchelles s'empare d'un portrait de la belle, le porte à ses lèvres et le glisse dans la poche de son habit. Officiellement, il est l'amant de Sainte-Amaranthe, une poëtesse à la gloire éphémère. Il n'en a cure. C'est dire le cynisme ambiant en matière d'amours alors que la Révolution s'est drapée officiellement dans les plis de la vertu. Envoyé en mission dans les Alpes, il écrit aussi cyniquement : « L'on me croit nationalement occupé, alors que je ne le suis amoureusement que de vous. Allez quelques fois à l'Assemblée en mémoire de moi »¹⁹.

De retour, elle se donne à lui avec passion. Elle écrit, en ayant toujours recours à la mythologie : « C'est Hercule, c'est Adonis [mêmes comparaisons que pour Quinette], c'est Vénus qui a présidé à sa naissance, et son âme était aussi belle que son corps. Je l'adorais ». Elle était encore officiellement la maîtresse de Quinette qui avait le malheur d'être en mission auprès de l'armée du Nord. Elle raconte une folle nuit d'amour avec son amant du moment avec une précision érotique qui fera le succès de ses principaux romans. La désinvolture, le cynisme avec lesquels hommes et femmes changent de partenaire peut surprendre : Quinette et Héault de Séchelles, liés d'amitié, de convictions politique semblables, partagent la même femme, sans drame apparent.

19. Suzanne de la Morency, *Illyrine..., op. cit.*, T.1, p. 31.



Fig. 3 : Suzanne Giroult
(Bibliothèque nationale)

Mais Suzanne, toute à ses passions amoureuses, ignore l’Histoire et néglige de dater les événements dramatiques qui agitaient alors le pays. Au moment où elle s’prend de Hérault de Séchelles, la royauté s’écroule après l’insurrection du 10 août 1792. La patrie en danger est décrétée et le 20 septembre à Valmy, la marche sur Paris est arrêtée. Le 22 septembre marque le début de la République. Le 18 mars 1793, Dumouriez recule à Neerwinden, et le territoire national connaît l’invasion ennemie. Paris devient alors un chaudron chauffé à blanc, ce qui explique les missions dévolues aux représentants en mission aux armées et dans les départements, tels Quinette et Hérault de Séchelles, afin de fouailler les énergies et débusquer les trahisons.

En même temps que se lève dans le pays un puissant sentiment national, les femmes restent cantonnées dans une position subalterne, même si elles étaient nombreuses et ardentes aux journées d’octobre 1789 et à la prise des Tuilleries. La Convention avait déclaré « que l’habit et l’état militaire ne convenaient pas au sexe », ce qui n’empêcha pas de nombreuses femmes de suivre les armées. Les pionnières du féminisme, telle Olympe de Gouges, revendiquaient l’égalité des femmes et des hommes. On peut être surpris de rencontrer Suzanne dans ces cohortes d’avant-garde ; habituellement occupée de ses amours et seulement des ses amours, on la voit pétitionner grandement en faveur du divorce auprès de la Convention. Il est probable que Hérault de Séchelles, excellent juriste et au sommet de sa gloire, a pu inspirer ses plaidoyers : « La guerre, écrit-elle, vous détruit les hommes et le moyen de réparer cette perte est le divorce. Il existe un nombre infini de jeunes femmes en état de donner des soldats à la patrie. La corruption des moeurs fait que la moitié des ménages ne vit pas ensemble. Sitôt que le mari a un enfant qui lui assure la fortune de sa femme, il la quitte pour des maîtresses. La femme délaissée est facilement séduite. En éteignant la débauche qui énerve l’âme, on reviendra à l’âge d’or. Les liens de la nature et de l’amour doivent être les seuls entre époux »²⁰.

Suzanne sait de quoi elle parle en fait de corruption des moeurs. Sa pétition sera lue à la Convention, présidée par son amant, et la loi sur le divorce votée en septembre 1792. Suzanne en sera la première bénéficiaire et l’on relevait en 1793 dans le Soissonnais quatre femmes qui inscrivaient dans la case « état » : divorcée²¹. Les moeurs, même en période révolutionnaire, évoluent lentement.

Voici Suzanne grandie par son succès politique. Elle est connue, admirée, courtisée et s’introduit par la qualité de ses amants au cœur du pouvoir politique. Elle est envoyée en mission en Belgique auprès des armées de la République, porteuse d’une lettre au général de Biron qu’elle a connu adolescente, au temps

20. Arch. Société Hist. Soissons, manuscrit de B. Ancien.

21. Arch. com. Soissons, L 36.

des folles fêtes de Hautefontaine. Les armées de la République étaient, suivant les termes de Jean-Louis BERTAUD, « un vaste espace politisé »²², et féminisé pourrions-nous ajouter. En dehors de quelques femmes soldats, des lavandières et vivandières, des cohortes de prostituées suivaient les armées. Des officiers vivaient en bivouac avec leur femme ou leur maîtresse, l'exemple venait de haut. Avec des généraux comme de Biron et Dumouriez, Carnot tonnait en vain : « Les cantonnements sont engorgés de femmes. Elles détruisent par les maladies qu'elles y apportent dix fois plus d'hommes que le feu. Débarrassez-vous des catins qui suivent l'armée et tout ira bien »²³.

Suzanne se présente au général de Biron, vêtue d'une robe grise et rose, coiffée d'un coquin chapeau de castor, la taille ceinte d'une écharpe tricolore, une petite badine à la main. Comment résister à la coquette créature ? Biron ne résiste pas, non plus que Dumouriez qui lui demande « de rester auprès de lui car il avait besoin d'une femme d'esprit et de caractère »²⁴.

Elle refuse car Dumouriez disposait d'un sérial abondant où régnait la maîtresse en titre Félicité Fernig. Le 5 avril 1793, Dumouriez passe à l'ennemi non sans avoir livré aux Autrichiens le malheureux Quinette, envoyé en mission aux armées du Nord. La vengeance politique se doublait-elle d'une rivalité amoureuse ? C'est peu probable tant les uns et les autres se piquaient de cynisme dans leurs relations aux femmes.

Voici Suzanne de retour à Paris après ses campagnes militaires amoureuses. Sans protecteur, elle vivote. Elle brode, dit-elle, pour survivre. Mais cette vie parcimonieuse ne convient pas à la coquette, elle a connu d'autres transports, d'autres extases. Un jour elle est suivie aux Tuileries par un vieux monsieur qui la dévore des yeux. Il lui écrit et lui dit son adoration platonique car il est trop avancé en âge. Il lui envoie une boîte en nacre contenant 500 louis d'or. À l'époque inflationniste des assignats, c'est une fortune. Elle accepte et passe ainsi insensiblement de la frivolité à la vénalité, sans grands tourments de conscience semble-t-il.

En janvier 1793, alors que Paris meurt de faim et de froid, que le procès du roi divise l'Assemblée dans une atmosphère de haine, elle est arrêtée par un enterrement impressionnant au Palais-Royal. Elle est habillée, dit-elle, d'un caraco de satin brodé d'hermine. Elle ne peut pas ne pas attirer le regard. Le personnage qu'on enterre en grande pompe patriotique est Le Pelletier de Saint-Fargeau, un noble rallié à la Révolution, l'un des pères fondateurs de la République. Il a été assassiné. Suzanne, apparemment détachée du contexte politique du moment, s'adresse à un petit homme à l'œil brillant et lui demande le nom de la personne que l'on mène en terre. Il le lui dit et se faisant pressant : « Dites-moi

22. Jean-Louis BERTAUD, *La vie quotidienne des soldats sous la République*, Paris, 1985.

23. Jean-Louis BERTAUD, *op. cit.*

24. Suzanne de la Morency, *Illyrine...*, *op. cit.*, T. 3, p. 109.

de grâce, puis-je vous revoir? ». Elle se récrie et ajoute coquette : « Si le destin s'en mêle, il achèvera son ouvrage »²⁵. Le petit homme ravi s'éclipse et rejoint le cortège funèbre. Le citoyen s'appelait Fabre d'Eglantine, connu pour ses chansons et son calendrier révolutionnaire, Montagnard convaincu, membre du Comité de Salut Public, ami de Danton et de Camille Desmoulins. Ainsi ce révolutionnaire ardent, qui mène en terre l'un de ses pairs, n'oublie pas de courir la prétentaine en plein enterrement patriotique. Faiblesse des grands hommes qui nous sont ainsi plus accessibles, plus lisibles, car faillibles comme tout un chacun.

Suzanne devient la maîtresse de Fabre d'Eglantine. Mais alors, et Quinette ? Et Hérault de Séchelles ? Ils étaient absents et l'absence prolongée est l'ennemi des amants... L'idylle dure deux mois. C'est une moyenne honorable pour Suzanne qui se plaint des performances médiocres de son amant qu'elle compare à celles du taureau Hérault de Séchelles.

Un soir, au Palais-Royal, alors qu'elle se promène seule, elle rencontre Hérault de Séchelles, de retour de mission. « Rentrons chez nous » ordonne-t-il, et elle le suit subjuguée, abandonnant le doux Fabre qui n'était pas en manque de femmes. Il semble qu'elle fût réellement éprise, surtout au plan charnel, de ce mâle dominateur. Elle connaît le bonheur, malgré les temps de fer et de sang de l'époque. Hérault de Séchelles loue pour elle un délicieux pavillon couvert d'ardoises rue Chaillot. Elle y reçoit le tout Paris révolutionnaire et en particulier l'abbé d'Espagnac, un prêtre défroqué enrichi dans les affaires louches de l'époque qui lui fait une cour pressante et qui se glisse un soir dans son lit en se faisant passer pour Hérault de Séchelles. La belle feint d'être dupe.

Ce sont des repas fins que suivent des parties fines. Dans le Paris affamé de l'hiver 1793, Hérault de Séchelles lui mande : « Donne-nous un bon dîner. Je charge Corinne d'une pouarde, d'un pâté, tu as des légumes et des fruits. Mon domestique portera du vin. Tu feras mettre six couverts car mes amis ont voulu amener leurs maîtresses. Pare-toi de l'esclavage [une parure de diamants qu'il lui a offerte], je veux que tu sois la plus belle »²⁶.

Son amant prévoyant lui achète un bureau de loterie, en fait une maison de jeux, car les temps sont incertains, lourds de menaces. Hérault de Séchelles a essayé d'empêcher la Garde nationale, dirigée par Hanriot, d'envahir l'Assemblée Nationale et d'arrêter en toute illégalité les députés Girondins. Condorcet proteste au nom des droits du Parlement. Il est proscrit et se suicide dans une geôle de Bourg-la-Reine.

Suzanne connaît la femme de Condorcet, l'ancienne chanoinesse qui a abrité ses escapades amoureuses avec Quinette. Elle ne peut pas ne pas en avoir

25. Suzanne de la Morency, *Rosalina*, *op. cit.*, T. 3, p. 183.

26. Suzanne de la Morency, *Illyrine...*, *op. cit.*, T. 3, p. 215.

parlé à Hérault de Séchelles, le puissant du jour. Ainsi, par une chaîne fatale, Suzanne aura longtemps un pied dans l'amour, un pied dans la mort. Les événements en effet se précipitent. Fin septembre 1793, d'Espagnac est conduit, au grand désespoir de Hérault de Séchelles, à l'Abbaye. Après l'élimination des Girondins, une lutte implacable s'engage entre les Indulgents et les partisans de la Terreur dirigés par Robespierre, Saint-Just, Couthon. Hérault de Séchelles, Danton et Desmoulins penchent pour l'indulgence, la modération. Le sang a assez coulé, la menace extérieure est écartée. Hérault de Séchelles a pour amis des hommes de chair et de plaisirs, des amoureux ardents. C'est Danton qui vient d'épouser une jeunette et qui crie à ses accusateurs « La seule vertu que je connaisse, c'est celle que je pratique tous les soirs avec ma femme »²⁷. C'est Lucile et Camille Desmoulins, plus amoureux que jamais, à l'approche de la mort, c'est le doux Fabre d'Eglantine, c'est l'abbé d'Espagnac, homme d'argent et homme à femmes. Or après l'arrestation des Enragés en mars 1794, Robespierre, qui est à l'opposé de ces hommes au plan de la chair et des plaisirs, incorruptible jusqu'à la désincarnation, tourne autour des Indulgents. Il a pour garde rapprochée le paralytique Couthon, le vertueux Saint-Just²⁸. Dans cette atmosphère, l'amour de Suzanne et de Hérault de Séchelles se vit intensément, tant la peur de la mort aiguise les appétits, réveille l'instinct vital. Ce dernier écrit : « De sinistres pressentiments me menacent. Je veux me hâter de vivre, je veux vivre en un jour, des années. Le bonheur est filtré à travers les craintes ».

Un soir, à souper, un ami de Hérault de Séchelles lui annonce tout de go « Vous êtes bien avec Robespierre ? D'Espagnac est arrêté. Il se trouve à l'Abbaye »²⁹. Justement Hérault de Séchelles n'est pas en odeur de sainteté auprès de l'Incorruplicte. Il sera arrêté le lendemain 30 mars 1794. Dans la charrette qui le mène à la guillotine avec Desmoulins et Danton, il s'appuie aux épaules de ses amis, tendre jusqu'au bout, et quand le bourreau veut les séparer, Danton rugit : « Tu ne pourras empêcher nos têtes de se baisser dans le panier »³⁰.

Suzanne est arrêtée à son tour car outre ses liaisons, on lui reproche de détenir une liste où figurent des noms bien suspects : Dumouriez, Biron, Fabre d'Eglantine, d'Espagnac, et Hérault de Séchelles. C'était en fait une liste non exhaustive de ses amants. Elle est incarcérée aux Anglaises, une sinistre prison où s'entassent des dizaines de suspects en attente de jugement. Elle y rencontre Olympe de Gouge, figure de proue du féminisme, adepte farouche de la Révolution qui osa interroger Robespierre en pleine Terreur ; à moitié démente, elle se fit engrosser pour éviter la mort, ce qui ne lui évita pas la guillotine. Pitoyable

27. Michelet, *Histoire de la Révolution Française*, Paris, 1847-1952.

28. Michelet, *op. cit.*

29. Suzanne de la Morency, *Illyrine...*, *op. cit.*, T. 3, p. 300.

30. Taine, *La Révolution*, Paris, 1986.



Fig. 4 : Suzanne Giroult
(Coll. part.)

figure qui émut beaucoup Suzanne. Le 6 avril 1794, cette dernière avait grimpé sur une mauvaise table et regardait tristement par une lucarne quand elle entendit un crieur annoncer que d'Espagnac, Fabre d'Eglantine, et l'homme qu'elle avait le plus chéri, Hérault de Séchelles, avaient été guillotinés. Elle tomba à la renverse et se fracassa le crâne, perdant momentanément la raison. Trois mois plus tard, l'exécution de Robespierre et de Saint-Just lui évitait peut-être de subir le sort de ses amants.

Elle séjourna ensuite un an à l'hôpital, en sortit vieillie, brisée. Ses traits avaient perdu leur fraîcheur, une cicatrice au front la défigurait. Elle n'avait que 30 ans. Elle semblait absente du théâtre volage et ludique du Directoire où les plaisirs succédaient aux plaisirs, après la froide période de la Terreur. Le ressort,

longtemps comprimé, se détendait. Ses amants morts, ses protecteurs se faisant rares, il lui fallait cependant survivre. Quinette, de retour de captivité, devint l'éphémère ministre de l'Intérieur du Directoire. Elle fit antichambre. Il l'éconduisit avec muflerie.

Restait son mari, qui s'était remarié, après avoir été incarcéré sous la Terreur, et avait réussi à obtenir un obscur emploi de juge de paix à La Ferté-Milon. Elle écrit : « Ma Clarisse est l'objet des adorations de son père qui a reporté sur elle l'adoration qu'il eut pour sa chère Suzanne »³¹. On le voit, la mère s'efface encore derrière la coquette, la narcissique épouse. Naïveté et cynisme mêlés continuent malgré les déboires de faire agir Suzanne.

Privée de ressources, elle s'essaye à la littérature. Le genre facile des romans d'alors la séduit. L'époque, pleine de licence, accueillait avec faveur les confidences épiciées et les détails érotiques. Son principal roman, où nous avons largement puisé, intitulé *Illyrine ou l'éveil de l'inexpérience*, s'ouvre ainsi par ce quatrain naïf :

*Docile enfant de la nature,
L'amour dirigea ses désirs
De ce Dieu la douce imposture
Fit ses malheurs et ses plaisirs.*

Elle y a rassemblé les principaux éléments de sa vie amoureuse. C'est, quoiqu'en dise Charles Moncelet, vif, pétulant, baroque, parfois lourd et prétentieux, mais plaisant dans l'ensemble. Elle connut un grand succès qui la relança dans le monde. Elle était redevenue courtisane, mais courtisane littéraire.

Charles Nodier écrivait dans son *Banquet des Girondins* que c'était une femme qu'il fallait avoir à souper. Ses autres romans, à part *Rosalina*, sombrèrent dans l'indifférence. Elle-même tomba dans l'oubli. A la mort de son père en 1827, elle s'était retirée à Ponthierry³². La succession lui rendit sans doute une certaine aisance, car le père Giroult s'était largement servi de la Révolution pour s'enrichir.

31. Suzanne de la Morency, *Rosalina*, *op. cit.*,

32. Dans quatre cahiers manuscrits, Bernard Ancien a rassemblé textes, extraits d'ouvrages et documents concernant Suzanne Giroult et sa famille, ainsi que le compte-rendu d'événements se rapportant aux tribulations tant littéraires qu'amoureuses de celle qui se faisait appeler La Morency. Il a notamment recopié une procurature de Suzanne Giroult, datée du 9 mars 1827, à maître Crécy, notaire royal à Melun (Seine-et-Marne) pour la représenter lors des opérations de succession de son père décédé à Vivierres en 1827 à l'âge de 94 ans. Suzanne déclare être veuve et divorcée de Charles Nicolas Quinquet, ancien juge de paix à Neuilly-Saint-Front. Elle dit demeurer à Ponthierry, canton de Melun. Elle a donc 60 ans, alors que Hennequin, dans son ouvrage intitulé *La formation du département de l'Aisne*, la fait mourir en 1809 à l'âge de 37 ans ! Il semble donc que Suzanne Giroult ait fini ses jours dans une région qui lui était familière, où elle vécut les folles années de sa jeunesse et les ultimes moments de sa vieillesse. On pourra aussi consulter sur ce sujet la documentation bibliographique déposée à la Société historique de Soissons par Mme Michèle Sapori.

Grâce aux mémoires de Suzanne Giroult, nous avons pu pénétrer par une porte dérobée dans les alcôves de la Révolution. Certes, ses amours avec des personnages considérables ne constituent qu'un épiphénomène de cette tornade historique, mais nous permettent de voir en déshabillés, pour ainsi dire, les grands acteurs de l'époque, et d'apporter une touche supplémentaire aux portraits figés que l'Histoire a retenus.

Cette période qui a ébranlé non seulement la France mais le monde entier et dont les grands timoniers ont tracé des routes aujourd'hui familières, porte pour blason principal la Vertu, sans cesse exaltée à la manière antique, accompagnée sur les chars révolutionnaires de la Nature. Elle a inspiré discours, harangues et exhortations.

À lire ce récit, nous nous apercevons que certains d'entre eux étaient faillibles, pathétiquement faillibles. Certes Mathiez³³ les juge sévèrement : « Tripotant dans les fonds publics, dans les affaires véreuses, ils ont cherché l'argent pour leurs plaisirs... »

Effectivement, tous les amants de Suzanne furent des hommes de plaisir, plus ou moins compromis dans les affaires. Mais Biron, Dumouriez, Hérault de Séchelles, d'Espagnac, Fabre d'Eglantine ont un lien commun, ils ont aimé Suzanne Giroult. Hormis Dumouriez, il ont su mourir crânement sur l'échafaud. Faillibles, pathétiquement et banalement humains, ces amours furtives ou durables ont peut-être permis d'atténuer les rigueurs de l'époque, d'éloigner pour un temps le spectre de la mort. À part Biron et Dumouriez, les amants de Suzanne ont été des Indulgents, plus sensibles peut-être que leurs adversaires aux élans du cœur, à l'indulgence. L'amour a sans doute rendu plus pathétiques, plus intenses leurs derniers instants.

Suzanne Giroult, enfin : ce fut indéniablement une forte personnalité pour avoir osé braver les interdits et tabous de l'époque. La loi sur le divorce, qu'elle a en partie inspirée, fait d'elle une femme d'avant-garde. Elle semble avoir embrassé la cause de la Révolution à travers les engagements de son mari et de ses amants. En fait, la politique l'ennuie, elle en parle peu, ce sont les acteurs de la Révolution qui retiennent son attention. De caractère impulsif et conquérant, coquette et sensuelle, elle aimait plaire par dessus tout et la fidélité comptait pour peu de chose dans sa conception de l'amour. Elle ne s'abaisse jamais à la médiocrité et choisissait ses amants parmi des êtres d'exception... du moins ceux dont elle parle.

Enfin, elle a pour un bref moment, le temps d'un battement de paupière au regard de l'Histoire, réveillé le Soissonnais et le Valois de leur torpeur provinciale et agricole. Des amants y ont vécu, sa vie s'y est éteinte. La petite rue Plocq où passent les ombres disparues est toujours discrète. Seule subsiste de ce passé romantique la rue Quinette, à Soissons, Quinette le premier amant qui fut

33. Albert Mathiez, *La conspiration de l'étranger*, Paris, 1918.

préfet de Napoléon, conseiller d'État, baron, pair des Cent jours et qui n'est plus qu'une ombre reposant parmi les ombres.

Robert ATTAL